

sont bloqués. Il faut nous attendre à voir les Allemands et les Russes dans trois ou quatre jours."

Il y eut un cri général de "Vive la France!"

"Oui, vive la France, reprit Jean-Claude, car si les alliés arrivent à Paris, ils sont maîtres de tout; ils peuvent rétablir les corvées, les dîmes, les couvents, les privilèges et les potences! Si vous voulez ravoïr tout ça, vous n'avez qu'à les laisser passer."

On ne saurait peindre la fureur sombre de toutes ces figures en ce moment.

"Voilà ce que j'avais à vous dire! cria Hullin tout pâle. Puisque vous êtes ici, c'est pour vous battre."

—Oui! oui!

—C'est bien; mais écoutez-moi. Je ne veux pas vous prendre en traîtres. Il y a parmi vous des pères de famille. Nous serons un contre dix, contre cinquante: il faut nous attendre à périr! Ainsi, que les hommes qui n'auraient pas réfléchi à la chose, qui ne se sentiraient pas le cœur de faire leur devoir jusqu'à la fin, s'en aillent; on ne leur en voudra pas. Chacun est libre."

Puis il se tut regardant autour de lui. Tout le monde restait immobile, c'est pourquoi d'une voix plus ferme il finit ainsi:

"Personne ne se retire! tous, tous, vous êtes d'accord pour vous battre! Eh bien, cela me réjouit de voir qu'il n'y a pas un seul gueux parmi nous! Maintenant il faut nommer un chef. Dans les grands dangers, la première chose est l'ordre, la discipline. Le chef que vous allez nommer aura tous les droits de commander et d'être obéi. Ainsi, réfléchissez bien, car de cet homme va dépendre le sort de chacun."

Ayant dit cela, Jean-Claude descendit des troncs, et l'agitation fut extrême. Chaque village délibérait séparément, chaque maire proposait son homme; cependant l'heure avançait. Catherine Lefèvre se consumait d'impatience. Enfin, n'y tenant plus, elle se leva sur son siège et fit signe qu'elle voulait parler.

Catherine jouissait d'une grande considération. D'abord quelques-uns, puis un grand nombre s'approchèrent pour savoir ce qu'elle voulait leur communiquer.

"Mes amis, dit-elle, nous perdons trop de temps. Que vous faut-il? Un homme sûr, n'est-ce pas? un soldat, un homme qui ait fait la guerre et qui sache profiter de nos positions! Eh bien! pourquoi ne choisissez-vous pas Hullin? En est-il un seul qui puisse trouver mieux? Qu'il parle tout de suite et l'on décidera. Moi, je propose Jean-Claude Hullin. Hé! là-bas! entendez-vous? Si cela continue, les Autrichiens seront ici avant qu'on ait un chef."

—Oui! oui! Hullin! s'écrièrent Labarbe, Divès, Jérôme et plusieurs autres. Voyons, qu'on vote pour ou contre!"

Marc Divès, grimpa alors sur les troncs, s'écria d'une voix tonnante:

"Que ceux qui ne veulent pas de Jean-Claude Hullin pour chef lèvent la main."

Pas une main ne se leva.

"Que ceux qui veulent de Jean-Claude Hullin pour chef lèvent la main."

On ne vit que des mains en l'air.

"Jean-Claude, dit le contrebandier, monte ici, regarde c'est toi qu'en veut!"

Maître Jean-Claude étant monté vit qu'il était nommé, et tout aussitôt d'un ton ferme il dit:

"C'est bon! vous me nommez votre chef: j'accepte! Que Materne, le vieux, Labarbe de Dagsburg, Jérôme de Saint-Quirin, Marc Divès, Piorette le *ségare* et Catherine Lefèvre entrent dans la scierie. Nous allons délibérer. Dans un quart d'heure ou vingt minutes, je donnerai les ordres. En attendant, chaque village va fournir deux hommes à Marc Divès pour chercher de la poudre et des balles au Falkenstein."

VIII

Tous ceux que Jean Claude Hullin avait désignés se réunirent dans la hutte du *ségare*, sous le manteau de l'immense cheminée. Une sorte de bonne humeur rayonnait sur la figure de ces braves gens.

—Depuis vingt ans que j'entends parler de Russes, d'Autrichiens et de Cosaques, disait le vieux Materne en souriant, je ne serai pas fâché d'en voir quelques-uns au bout de mon fusil; ça change les idées.

—Oui, répondit Labarbe, nous allons en voir de drôles; les petits enfants de la montagne pourront en raconter sur leurs pères et leurs grands-pères! Et les vieilles, à la veillée, vont-elles en faire des histoires dans cinquante ans d'ici!

—Camarades, dit Hullin, vous connaissez tous le pays, vous avez la montagne sous les yeux, depuis Thann jusqu'à Wissembourg. Vous savez que deux grandes routes, deux routes impériales, traversent l'Alsace et les Vosges. Elles partent toutes les deux de Bâle; l'une longe le Rhin jusqu'à Strasbourg, de là elle va remonter la côte de Saverne et entre en Lorraine. Huningue, Neuf-Brisach, Strasbourg, et Phalsbourg la défendent. L'autre tourne à gauche et passe à Schlestadt; de Schlestadt elle entre dans la montagne et gagne Saint-Dié, Raon-l'Étape, Baccarat et Lunéville. L'ennemi voudra d'abord forcer ces deux routes, les meilleures pour la cavalerie, l'artillerie et les bagages; mais, comme elles sont défendues, nous n'avons pas à nous en inquiéter. Si les alliés font le siège des places fortes—ce qui traînerait la campagne en longueur—alors nous n'aurons rien à craindre; mais c'est peu probable. Après avoir sommé Huningue de se rendre, Belfort, Schlestadt, Strasbourg et Phalsbourg de ce côté des Vosges; Bitche, Lutzelstein et Sarrebrück de l'autre, je crois qu'ils tomberont sur nous. Maintenant, écoutez-moi bien. Entre Phalsbourg et Saint-Dié, il y a plusieurs défilés pour l'infanterie; mais il n'y a qu'une route praticable au canon: c'est la route de Strasbourg à Raon-les-Leaux par Urmatt, Mutzig, Lutzelhouse, Phamond, Grandfontaine. Une fois maîtres de ce passage, les alliés pourraient déboucher en Lorraine. Cette route passe à Donon, à deux lieues d'ici, sur notre droite. La première chose à faire est de s'y établir solidement, dans l'endroit le plus favorable à la défense, c'est-à-dire sur le plateau de la montagne; de la couper, de casser les ponts et de jeter en travers de solides abatis. Quelques centaines de gros arbres en travers d'un passage, avec toutes les branches, valent des remparts. Ce sont les meilleures embuscades, on est bien à couvert et l'on voit venir. Ces gros arbres tiennent en diable! Il faut les dépecer morceau par morceau; on ne peut jeter des ponts dessus, enfin, c'est ce qu'il y a de mieux. Tout cela, camarades, sera fait demain soir ou après-demain au plus tard, je m'en charge; mais ce n'est pas tout d'occuper une position et de la mettre en bon état de défense, il faut encore faire en sorte que l'ennemi ne puisse la tourner...

—Justement j'y pensais, dit Materne; une fois dans la vallée de la Bruche, les Allemands peuvent entrer avec de l'infanterie dans les collines de Haslach et tourner notre gauche. Rien ne les empêchera d'essayer la même manœuvre sur notre droite, s'ils parviennent à gagner Raon-l'Étape...

—Oui, mais pour leur ôter ces idées-là, nous avons une chose bien simple à faire: c'est d'occuper les défilés de la Zorn et de la Sarre sur notre gauche, et celui du Blanru sur notre droite. On ne garde un défilé qu'en tenant les hauteurs; c'est pourquoi Piorette va se mettre avec cent hommes, du côté de Raon-les-Leaux; Jérôme, sur le Grosman, avec un même nombre, pour fermer la vallée de la Sarre; et Labarbe, à la tête du reste, sur la grande côte pour surveiller les collines de Haslach. Vous choisirez votre monde parmi ceux des villages les plus voisins. Il ne faut pas que les femmes aient beaucoup de chemin à faire pour apporter des vivres. Et puis les blessés seront plus près de chez eux, ce qu'il faut aussi considérer. Voilà provisoirement tout ce que j'avais à vous dire. Les chefs de poste auront soin de m'envoyer chaque jour au Donon, où je vais établir ce soir notre quartier général, un bon marcheur pour m'avertir de ce qui se passe et recevoir le mot d'ordre. Nous organiserons aussi une réserve; mais comme il faut aller